

Adolescents, adultes et anciens partagent leurs maisons communautaires, véritables noyaux de la vie sociale huli. De retour d'un *sing sing* (cérémonial dansé), les hommes du lieu-dit Kobe Dumbiali y cuisinent des patates douces avant de s'endormir sur les grands lits collectifs.

PeUPle

TEXTE ET PHOTOS
MARC DOZIER

PAPOUASIE-NOUVELLE-GUINÉE

DANS LA MAISON DES HOMMES

En pénétrant dans la maison réservée aux hommes hulis des Hautes-Terres de Papouasie-Nouvelle-Guinée, notre reporter découvre comment la tradition des parures, menacées de disparition, témoigne d'un monde tribal en pleine mutation.

Non loin de la chute d'eau d'Hewaï, Mundiya Gebange cueille méticuleusement les plantes qui, en fonction de leur texture, de leur taille et de leur couleur, entreront dans la composition extrêmement codifiée des parures corporelles.

PEUPLE
LES HULIS

**BOUQUETS DE FOUGÈRES ET PÉTALES
FORMERONT BIENTÔT UNE JUPE DE FEUILLE OU
UN COUVRE-CHEF VÉGÉTAL ADMIRÉ DE TOUS**



COMME DES SEIGNEURS, LES « HOMMES-PLUMES »
DOMINENT LA FOULE BIGARRÉE

Conduit par Porobi Palia (à gauche), le groupe de *sing sing* de Kobe Dumbiali participe à la célébration de l'Indépendance donnée à la Papouasie-Nouvelle-Guinée par l'Australie, le 16 septembre 1975. Joute amicale de parures (*sing sing*), course de vélo et concours divers attirent, ce jour-là, tous les Hulis au poste de liaison de Tari.



Ci-contre :

Perdu dans l'océan végétal, le promontoire de Oli Eganda surplombe toute la région de Lamberi où serpente la rivière Tagali. Seuls Ubi Kumi et Thomas Tubiakoe, propriétaires ancestraux, peuvent conduire les étrangers sur ce territoire.

DE LA JUNGLE HUMIDE AUX MARCHÉS ANIMÉS, LES HULIS PORTENT FIÈREMENT LEURS FRÊLES PARURES



Ci-contre :

Typique, la perruque de Michaël Mangope compte plus d'une vingtaine de plumes différentes (*tangue, ambuano, tim kangande, malungu, abu akaï...*), chacune piquée à un emplacement précis.

Ci-dessous :

Venus vendre ou acheter des produits de première nécessité à Tari, les Hulis se laissent volontiers tenter par de modestes tombolas dont les lots (bouteilles d'huile, paquets de cigarette, farine, sucre...) sont présentés sur une table protégée par des fils barbelés.

29

« **V**ous croyez que la Troisième Guerre mondiale viendra jusqu'ici ? » Inattendue, la question de Tomabe plane dans la case, comme la fumée épaisse qui voile les visages éclairés par le feu. Pourtant aguerris aux fréquents conflits tribaux qui sévissent dans les Hautes-Terres de Papouasie-Nouvelle-Guinée, Tomabe s'inquiète. Surtout depuis qu'il a appris de la bouche d'un *wantok* – un membre du clan –, qui le tenait lui-même d'un autre *wantok* possédant une radio, que deux avions venaient de s'écraser sur les deux plus hautes tours des États-Unis. Autour de l'âtre qui parvient à peine à éclairer la case tapissée de suie grasseuse, les discussions vont bon train. Sans se laisser distraire de ses occupations du soir, chacun y va de son hypothèse, commentant avec un sérieux circonspect la nouvelle aussi lointaine que nébuleuse.

Tirailé par une faim aiguë par la dure journée de travail à cultiver la terre à flanc de montagne, Ariba Dalo retourne les *kaukau*, les patates douces, laissées à cuire dans les cendres. Invisible dans l'obscurité, le vieux Morola Pali prête l'oreille à la discussion sans y prendre part. Aveugle et immobile. Avec passion, les hommes, Philimon, Kawape, Ken et Pilape, comparent le détournement d'avion à leurs propres faits d'armes, lors des guerres tribales qui les ont opposés aux clans des Tanis, des Burianis et des Nogolis. La mémoire à vif, ils répètent pour la millième fois une anecdote croustillante, crânent un peu, exagèrent parfois, s'enflammant et s'attristant d'un mot ou d'un nom prononcé. Comme hypnotisés par le spectacle, deux adolescents, Erobo et Rosny, écoutent, sans mot dire, les récits épiques dans ce théâtre d'ombre et de feu.

Dépouillée, la petite case ne compte, outre le grand lit communautaire surélevé autour du foyer, que bien peu de richesses : une machette, toujours prête à l'emploi près de la porte, quelques outils rouillés, une bouilloire cabossée éternellement sur le feu, deux tasses en plastique, trois arcs et un bouquet de flèches rangés auprès de quatre fusils artisanaux, une vieille souche faisant office de tabouret, un vélo décharné, quelques parures de plumes ainsi qu'une rangée de mâchoires de cochons accrochées comme des trophées sur les murs de bambous tressés. C'est dans cette maison des Hommes, la *haus man*, que vivent une dizaine de membres du clan des Dumbialis, sous la sage autorité du *Big Man*, Porobi Pali. Réservée aux hommes, mariés ou célibataires, jeunes, adultes ou anciens, la cahute est strictement interdite aux femmes. Celles-ci dorment avec les

enfants en bas âge dans d'autres huttes non loin de là. Toujours guidés par les croyances anciennes, la plupart des Hulis estiment en effet que tous contacts avec les femmes – en particulier sexuels – représentent un danger, parfois même de mort, sur leur masculinité. Frustes, les contacts intimes sont ainsi généralement limités à des ébats à l'emporte-pièce, avant que l'homme ne s'empresse de se laver dans la rivière afin de se purifier. « Si je dors avec ma femme, ma peau va se gâter et mes os, se désagréger. Depuis que les missionnaires blancs se sont installés, certains Hulis cultivent la terre, dorment et mangent avec leurs femmes. Mais ils sont faibles ! Si je passe cette nuit en compagnie d'une femme, demain mes bilas ne seront pas beaux : ma perruque paraîtra sale, mes plumes ne brilleront pas et la couleur des fleurs sera fade » explique





Mundiya Gebange en lissant délicatement deux précieuses plumes d'oiseau de paradis, qu'il pique ensuite avec fermeté sur sa perruque oblongue. À ses côtés, Porobi aligne tout aussi précautionneusement ses trésors de plumes, conservés dans des pages de vieux magazines jaunies, des sacs plastique en lambeau et des feuilles de bananier. Indifférents à l'agitation qui règne dans la cabane communautaire, Porobi et Mundiya ordonnent avec minutie des feuilles pour former la petite jupe traditionnelle, l'*as tinget*, qui leur couvrira les fesses, le lendemain, lors de la célébration du vingt-sixième anniversaire de l'Indépendance du pays. Ensemble, parés comme des paons, ils monteront alors aux yeux de tous les Hulis qu'ils sont les plus beaux des « hommes-plumes ».

LE PAYS DE COCAGNE

« Il était splendide avec sa barbe noire pointue, une plume de casoar perçant son nez et une perruque de cheveux colorée piquée de fleurs. (...) Il resta silencieux un

En haut : Agriculteurs besogneux et éleveurs de cochon habiles — cette réussite revenant aux femmes en ayant principalement la charge —, les Hulis se nourrissent principalement de patates douces parfois agrémentées de viande de porc rigoureusement partagée entre les membres du clan.

Ci-dessus : Chargé des négociations entre une société de recherche pétrolière et les tribus hulis, James Debela (à gauche, au volant) a le grand privilège de posséder un camion, avec lequel il conduit ceux de son clan pour participer aux *sing sing* de Tari.

A droite : Si les plus anciens sont toujours vêtus de manière traditionnelle, les jeunes hommes, aujourd'hui habillés à l'occidentale, n'hésitent pas à revêtir leurs parures de plumes pour participer aux *sing sing*. John Tevele n'a cependant pas pu se résoudre... à se séparer de sa montre.

moment en regardant nos tentes et notre équipement puis il nous fit un discours. Dans sa langue pour nous incompréhensible, il parut nous dire que le nord, le sud, l'est et l'ouest était la terre de milliers de Hulis. Nous étions dans un pays de cocagne ! Et ils ne voulurent pas des outils que nous leur offrions, préférant leurs propres haches de pierre, qui leur donnaient tout ce dont ils avaient besoin. »

Telle fut la description de l'officier de reconnaissance Jack Hides lorsqu'il rencontra pour la première fois un Huli, alors qu'il participait en janvier 1934 à l'exploration des Hautes-Terres de Nouvelle-Guinée. Composé d'une dizaine de soldats et de deux fois plus de porteurs, la colonne menée par Hides et son compatriote australien O'Malley avait atteint enfin en avril, à court de vivre et d'énergie, le territoire huli. Durant deux semaines, ils traversèrent alors les vallées de Tari et de Tagari recevant, selon les clans rencontrés, tantôt le meilleur accueil, tantôt des nuées de flèches.

En contact avec le monde occidental depuis moins d'une centaine d'années, les Hulis représentent aujourd'hui, avec une population d'environ 50 000 individus, répartis sur 2 500 kilomètres carrés, la plus importante ethnie de la province des Southern Highlands, à l'ouest de la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Si l'influence du monde moderne ne s'est faite que lentement avec les officiers de liaisons australiens et missionnaires établis dans les années 50, elle s'est particulièrement intensifiée depuis une vingtaine d'années, en particulier avec l'exploitation de la mine d'or de mont Kare et les extractions de gaz aux environs du lac Kutubu. Améliorant la vie difficile des Hulis, médicaments, outils de métal, camions et avions ont été rapidement adoptés par ces agriculteurs laborieux, guerriers redoutables et picaresques, prompts à la gouaille, aussi jaloux que généreux, observant toujours les lois tribales à la fois communautaires et individualistes.

Intimement lié à la période d'initiation des jeunes hommes, l'art des coiffes, les *manda*, reste l'une des expressions les plus spectaculaires, colorée et flamboyante de la culture huli. « Autrefois, tous les jeunes célibataires



COMME LEURS JARDINS, LES HULIS ARROSENT LEURS CHEVEUX AFIN QU'ILS POUSSENT PLUS VITE !

se devaient de faire grandir une coiffe de cheveux : on ne pouvait se marier avant d'avoir fait pousser une perruque. Les garçons quittaient la maison de leur mère vers l'âge de 7 ans, pour habiter avec leur père et entamer leur initiation des années durant, car le corps et l'esprit grandissent en même temps que les cheveux ! » raconte le vieux Harabe Kelu, connu pour être l'un des derniers « perruquiers ».

Jadis, chaque groupement clanique possédait un *iba giya*, une école de la vie cachée dans la jungle, à l'écart de toute habitation. Les adolescents y passaient leur journée sous la direction de plusieurs anciens, les *igiri more*, chargés de conduire la pousse des cheveux et d'inculquer aux futurs hommes les règles qui régissent la société huli. La réduction du nombre de « coiffeurs de l'âme », dont l'appellation courante empruntée à l'anglais est devenue « wigmen », entraîne avec elle la disparition des lieux où ils opèrent. Certains estiment ainsi, malgré la difficulté de recensement, qu'il ne reste pas plus de trois ou quatre

iba giya dans toute la région, perpétuant cette tradition des *manda*, les coiffes de cheveux. L'un d'entre eux, appelé Lakwanda, demeure non loin de Tari. Un autre, authentique mais théâtralisé, l'*iba giya* de Akau, subsiste également, grâce aux revenus apportés par l'Ambua Lodge niché au sommet de la colline et afin que les quelques touristes de cet hôtel fantasmagorique puissent observer les rites sibyllins perpétués depuis des siècles.

Maniéré et vétilleux, l'art des coiffes huli est pourtant menacé de s'éteindre. Obsolètes, les savoir-faire devenus inutiles – fussent-ils à nos yeux magiques et merveilleux – disparaissent bien vite, remplacés par d'autres. Plus adaptés. Plus modernes. Les croyances, elles, perdureront peut-être un peu, avant de se fondre dans le creuset d'une culture en perpétuelle évolution. Les vieux, uniques garants d'une tradition exclusivement orale, s'éteignent, et les enfants, de plus en plus rares à être initiés dans la forêt, ne laissent plus naître sur leur tête, comme un champignon chevelu, les fameuses perruques.

Seuls quelques adultes, probablement moins d'une centaine parmi toute la tribu, possèdent encore ces *manda*, précieusement conservées dans l'obscurité de la maison des Hommes afin qu'aucune femme ne touche, ne serait-ce des yeux, ces parures qui en perdraient tous leurs pouvoirs de séduction...

« Même si l'art des perruques tend à disparaître, aujourd'hui encore, lorsque je la porte, tous me regardent. Je suis respecté des hommes et admiré des femmes. Cela signifie que j'ai été initié aux traditions de mon peuple, et j'en suis fier » explique le Papou Hedabe Hayage qui travaille comme intendant à l'Ambua Lodge.

Si le monde en mutation des Hulis vit aujourd'hui une période de transition, les anciens sont encore nombreux à se souvenir de leur premier contact avec le monde moderne. « La première chose que j'ai vu furent les avions... et j'ai pensé que c'était une abeille. Plus tard, les hommes blancs sont venus, et nous avons pensé qu'ils étaient des démons ! Puis, nous avons compris qu'ils étaient des êtres humains, parce qu'ils mangeaient, qu'ils avaient des yeux, une bouche, deux bras et deux pieds, tout comme nous. Et surtout, parce que leurs merdes sentaient aussi fort que les nôtres ! » murmure dans un sourire le vieux Morola Pali. Mais bien vite la surprise laissa place au scénario implacable,

